

LIV

LE DOMESTIQUE DU DIABLE

Il y avait une fois un petit garçon que l'on appelait Féfé, et qui était berger dans une grande, grande métairie. Un jour il perdit une des plus belles brebis de son troupeau. Jusqu'au soir, il la chercha et se demandait comment il oserait rentrer au logis, car son maître était dur et méchant. Effectivement dès qu'il vit qu'il manquait une brebis, il ne battit pas « Féfé », mais le mit dehors en disant : « Va-t-en, va-t-en, et ne reviens que quand tu auras retrouvé la brebis que tu m'as perdue ».

Le pauvre Féfé errait dans la nuit, bien malheureux, bien triste et pleurant toutes les larmes de ses yeux, quand il vit devant lui un beau seigneur magnifiquement vêtu qui lui dit avec bonté : « Que cherches-tu ? » — « Je cherche une brebis que j'ai perdue, j'ai bien faim et bien peur ». — « Si tu veux, je te prends à mon service et je te soignerai bien ».

Féfé accepta avec bonheur et suivit le seigneur qui était le diable, et voulait mener Féfé en enfer ; mais il ne le pouvait parce que l'enfant n'était pas mort et parce qu'il n'avait jamais péché. Il le conduisit dans son écurie, et lui dit « Voici trois chevaux et un âne que tu soigneras tous les jours. Aux chevaux tu donneras du foin et de l'avoine que tu trouveras ici, mais pour l'âne, tu te contenteras de le brosser sans jamais rien lui donner à manger ; et n'y manque pas, car si tu le faisais, les plus grands malheurs fondraient sur toi ».

Dès le soir même Féfé commença sa besogne et soigna consciencieusement les deux chevaux, mais l'âne le regardait si tristement, ayant l'air de lui dire : « Je t'en prie, donne-moi quelque chose ? » que le brave petit berger n'en put dormir de la nuit.

Le matin venu, il recommença son service, mais devant le regard si douloureux du pauvre âne, il n'y put tenir et lui donna un bon picotin d'avoine, puis il nettoya bien l'endroit où l'âne avait mangé et quand le maître vint, il ne s'aperçut de rien. Féfé était bien content, d'autant plus qu'il lui semblait que l'âne le regardait avec des yeux heureux et paraissait joyeux.

Le soir venu, le maître voulut assister au repas de ses animaux ; Féfé ne put rien donner à son âne ; mais il mit dans sa poche tout le pain de son dîner à lui et quand la nuit fut tout à fait tombée il s'en fut le porter à son âne. Aussitôt une grande clarté apparut autour de la tête de l'âne et il y lut ces mots : « Monte sur mon dos et ne t'inquiète de rien ».

A peine Féfé eut-il obéi que l'âne passa par une fenêtre, si étroite que le pauvre gars n'aurait jamais cru pouvoir y passer sa tête, pour retomber dans un immense jardin tout enclos de murs. Le petit berger se croyait perdu, quand l'âne donna trois coups de son sabot dans le mur qui, immédiatement, s'écroula livrant un passage plus grand qu'il n'était besoin, et l'âne le portant sur son dos s'enfuit dans une course si rapide que les bottes de l'ogre du Petit Poucet n'étaient rien à côté.

Il arrivèrent ainsi sur les bords d'une rivière bien plus grande que la Rance à Taden, enfin si grande qu'on aurait dit la mer ; cette rivière était si claire et si limpide que le pauvre Féfé demanda à son âne de le laisser descendre pour qu'il pût y boire car il avait grand soif, grand faim et grand sommeil !... Au lieu de lui répondre l'âne frappa encore l'eau de son sabot et du fond de la rivière surgit un grand bateau tout blanc ; mais il n'y avait personne à bord. D'un bond l'âne s'y précipita avec son cavalier ; aussitôt la rivière si jolie et si claire devint noire et se mit à rouler des vagues grosses comme des montagnes ; on entendait gronder le tonnerre et on ne cessait de voir des éclairs effrayants dans la nuit sombre. Féfé ne cessait de faire des signes de croix et de dire des prières, mais il était si fatigué qu'à la fin il s'endormit.

Quand il se réveilla le bateau abordait l'autre rive et Féfé en se levant fut stupéfait de voir comme il était devenu grand et fort pendant son sommeil ; mais sa première pensée fut pour son cher âne qu'il retrouva avec bonheur à ses côtés.

A peine le bateau eut-il touché la rive que l'âne s'élança aussitôt à terre et se changea en un seigneur vêtu d'une façon éblouissante ; son manteau était tout en or et il portait une couronne rien qu'en diamant. Féfé, tout abasourdi, restait devant lui, ne sachant que dire et faire, mais le seigneur lui dit : « Féfé, je suis un roi puissant qu'un mauvais génie avait condamné à finir ses jours à la porte de l'enfer ; il m'avait donné à Satan qui espérait que le désespoir lui livrerait mon âme ; il t'a amené alors que je souffrais depuis deux ans, comptant bien aussi avoir ton âme en endurecissant ton cœur, mais tu es bon, tu es resté bon et la divine pitié ne pouvant rester à la porte de l'enfer, nous avons pu nous enfuir. Pendant neuf ans nous avons couru ; Satan voulant toujours nous reprendre et en étant empêché par tes prières. Je retourne dans mon royaume, je t'emmène et te donne ma fille en mariage ».

Ayant ainsi parlé le roi frappa la terre de son pied et tous les seigneurs de la cour, toutes les dames apparurent. Sa fille était la

plus belle de toutes. Féfé l'épousa et fut bien heureux avec elle et il eut beaucoup d'enfants.

(Conté par Jeanne-Marie Limportun de Quévert près Dinan).

LUCIE DE V.-H.

LV

LA CHÈVRE ET LES SEPT GARS¹

Il y avait une fois un bonhomme qui vivait dans une petite maison ; il avait sept gars, puis une chèvre qu'il préférait à ses fils ; un jour il dit à l'aîné : « Tu vas mener biquette aux champs, soigne-la bien et aie soin de la ramener bien saouïe.

Le gars partit, mit Biquette dans un gras pâturage, et quand la nuit vint, il lui demanda :

— Biquine, biquine, es-tu bien saouïe ?
 — Je suis si saouïe et si hoïle ;
 J'ai du lait dans ma grande hoïle
 Et des crottes dans mon panier ;
 Je n' saurais donc m'en aller ;
 Faut qu'tu m'emportes.

Quand ils furent arrivés, le bonhomme demanda :

— Biquine, biquine, es-tu bien saouïe ?
 — Nenni, je mangerais cor ben
 Une de tes croûtes,
 Pour me mettre saouïe.

Le bonhomme dit à son fils : « Tu n'as point soigné cette bête-là ni fait comme je t'avais dit ; ton heure est venue. » Il prit son grand couteau, lui coupa les cuisses et le jeta dans le puits.

Le second jour, il envoya son second fils, qui dit à Biquine :

— T'as fait tuer mon frère,
 J'vas t'attacher,
 Que tu ne pourras pas manger.

Le soir il la ramena à la maison ; le bonhomme interrogea Biquine, qui dit qu'elle n'avait pas mangé. Le bonhomme tua son second fils, et il en fut de même jusqu'au septième. Quand ils furent tous morts, le bonhomme conduisit lui-même Biquine au champ, il la soigna bien, bien, toute la journée, le soir, il lui demanda :

— Biquine, biquine, es-tu bien saouïe ?
 — Je suis si saouïe et si hoïle ;
 J'ai du lait dans ma grande hoïle

1. Cf. E. Cosquin. *Contes de Lorraine*, t. II, p. 115 et suiv. et les notes comparatives. Le puits dans lequel sont jetés les enfants, et leur résurrection, lorsque la chèvre, auteur de leur mort y a été elle-même jetée, ne figure pas dans ces diverses versions.